

PIERRE RICHÉ

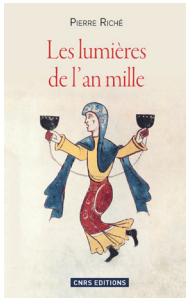
# Les lumières de l'an mille



**CNRS EDITIONS**

Extrait de la publication

## Présentation de l'éditeur



Depuis l'époque romantique, l'imaginaire collectif associe volontiers l'an mille à une ère de violence et de superstition, avec son cortège de guerres, de famines et d'épidémies. Fléaux du temps que les mentalités médiévales auraient interprétés comme autant de signes annonciateurs de la fin du monde. Comme le démontre avec force Pierre Riché, cette vision cauchemardesque d'une époque hantée par la catastrophe n'a qu'un très lointain rapport avec la réalité. Car les années autour de l'an mille furent, d'abord et surtout, l'âge d'une renaissance intellectuelle et artistique en Occident. Elles virent l'entrée dans la chrétienté des nouvelles églises de Hongrie et de Pologne.

Deux personnalités dominent cette époque charnière : le tout jeune empereur Otton III et le pape Gerbert-Sylvestre II, le plus grand savant de son temps. Empereur et pape s'entendent – fait exceptionnel au Moyen-Âge – pour faire de Rome leur capitale.

*Professeur émérite à l'université de Paris X-Nanterre, Pierre Riché a publié de nombreux ouvrages plusieurs fois réédités sur le Haut Moyen-Âge, devenus des classiques et traduits en plusieurs langues. Citons en particulier Éducation et Culture dans l'Occident barbare (1962), Les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe (1997), et Les Grandeurs de l'an mille (2008).*

# **LES LUMIÈRES DE L'AN MILLE**



Pierre Riché

# LES LUMIÈRES DE L'AN MILLE

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Extrait de la publication

Ouvrage publié  
sous la direction éditoriale de Guy Stavridès

© CNRS Éditions, Paris, 2013  
ISBN : 978-2-271-07941-1

Extrait de la publication

## Introduction

Nous sommes en 2013. Je ne sais pas si beaucoup se souviennent des publications de toutes sortes qui précédèrent l'arrivée de l'an 2000. J'en ai gardé certaines dont je voudrais parler. En 1975 se déroule à Jouy-en-Josas un colloque international présidé par Georges Suffert, « Les terreurs de l'an 2000 ». Des littéraires et des scientifiques présentent tous les malaises qui se produisirent à la fin du xx<sup>e</sup> siècle et qui annonçaient des débuts difficiles pour le siècle suivant. Dans *La gazette du palais* du 6 août 1980, Jean Leblond donne un dossier sur l'an mille et sur l'an 2000.

La même année a lieu à Leuven une rencontre internationale sur les « Visions médiévales de la fin du monde ». Ce thème est repris en 1981 dans un colloque sur les « Les peurs du xx<sup>e</sup> siècle ». Deux livres importants sont publiés en 1989 et 1998. L'un de Lucien Boia, *La Fin du monde, une histoire sans fin* et l'autre, un entretien sur la fin des temps avec des articles de J.-C. Carrière, Umberto Eco, Stephen Jay Gould et Jean Delumeau. Ce dernier, qui en 1978 avait écrit *La peur en Occident (xiv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles)*, s'intéressait beaucoup à ces questions.

Mais la peur en Occident n'avait pas, dit-on, attendu la Renaissance. La célébration de l'an 2000 a amené nécessairement des publications sur les terreurs de l'an mille. En décembre 1994, la revue *Actuels* publie un article de Léon Marcadet : « Les terreurs de l'an mille, c'est d'actualité ». Un colloque est organisé à Budapest en 1996 : *The year 1000 in Europe*.

*Le Monde*, *La Croix*, *Le Quotidien de Paris* et de nombreuses revues publient des articles sur l'an mille; les sectes qui croient à la fin du monde distribuent des tracts. Un journal israélien, *The Jerusalem Post* du 22 septembre 1999, consacre une page à « l'autre millénaire ». Le théâtre lui-même s'en mêle. À Conques, puis à Paris, à la Cité universitaire, au festival d'art sacré (1997), on fait des spectacles sur l'an mille, etc<sup>1</sup>. Si l'an mille et ses terreurs ont eu un tel succès, c'est que les peurs de l'an mille ont été présentées au XIX<sup>e</sup> siècle par le grand historien Jules Michelet. Il écrit dans le volume II de son *Histoire de France* (1833) : « C'était une croyance universelle au Moyen Âge, que le monde devait finir avec l'an mille de l'incarnation [...] ». Henri Martin reprit ce thème dans son *Histoire de France*, tome II (1834).

Ces historiens avaient lu Raoul Glaber, un chroniqueur du XI<sup>e</sup> siècle, qui au début de ses *Histoires*, vers 1035, écrit après avoir raconté les malheurs du temps : « Ces signes concordent avec la prophétie de Jean, selon laquelle Satan sera déchaîné après mille ans accomplis ». En effet, Raoul Glaber avait lu d'une façon littérale le livre xx de l'Apocalypse où il est dit que « l'Antéchrist arrive après mille ans accomplis ». D'autres religieux avaient fait de même, tel un prêtre vers 970 que dénonce Abbon de Fleury dans son *Liber Apologeticus* adressé au roi Robert en 994. Ce dernier s'élève violemment contre cette interprétation de l'Apocalypse. N'est-il pas écrit dans la Bible que « pour Dieu, mille ans est comme un jour<sup>2</sup> » ? Ce sont les deux seuls témoignages de cette croyance dont Michelet et d'autres après lui ont parlé. Ferdinand Lot l'a fait en 1947, mais on devait reprendre cette réfutation des « terreurs ». Je l'avais fait à Jouy-en-Josas en 1975.

1. Parmi les revues, citons *Concilium* (1998), *L'Histoire* (1999), *Médiévales* (1999), *Sources vives* (1999) et un article de Pierre Riché, « L'an 1000 tranquille et prospère », dans *Le temps stratégique*, Genève, janv.-fév. 2000.

2. Ferdinand Lot, *Le mythe des terreurs de l'an mille*, Paris, Mercure de France, 1947, réédité dans *Recueil des travaux historiques*, Genève-Paris, 1968, t. III, p. 398-414.



Sur l'an mille, que de livres sont parus avec ce titre qui attire<sup>1</sup>. Mais certains n'hésitent pas à suggérer qu'avant l'an mille, une certaine anxiété et même une angoisse avaient saisi les populations qui attendaient cette date<sup>2</sup>. Pourtant, personne ne savait qu'on était en l'an mille. Marc Bloch, dans *La société féodale*, l'avait bien démontré. En effet, on passe sans transition du premier au deuxième millénaire. L'an mille n'est pas une coupure dans l'histoire. Si cette coupure existe au x<sup>e</sup> siècle, c'est bien avant, au moment du règne d'Otton I<sup>er</sup> couronné empereur en 962.

En effet, après l'effondrement de l'empire carolingien, l'Europe se disloque en plusieurs royaumes<sup>3</sup> et elle est en proie aux invasions des Normands, des Sarrazins et des Hongrois. Otton I<sup>er</sup>, victorieux de ces derniers au Lechfeld (955) est couronné empereur par le pape Jean XII. Alors s'ouvre une période pendant laquelle les Ottonides dirigent l'Occident et qui va durer jusque vers 1030. Curieusement, les princes qui ont régné pendant cette période meurent vers 1030 : Étienne, premier roi chrétien de Hongrie en 1035, la même année que Knut le Grand, qui a gouverné l'Angleterre et les pays scandinaves. Avant eux sont morts l'empereur Henri II (1024), Guillaume d'Aquitaine (1030), Robert le Pieux (1031) ; Guillaume de Volpiano, qui avait fondé de nombreux

---

1. *La France de l'an mille*, sous la direction de R. Delord, 1990 ; *Peuples du Moyen-Âge*, sous la direction de C. Carozzi et H. Taviani-Carozzi (Publications de l'Université de Provence, 1996) ; des mêmes auteurs *Années mille, An Mil* (2002) ; M. Bourin et M. Parisse, *L'Europe de l'an mil* (Le livre de poche, 1999). Le colloque de Spolète, en 1990, est publié sous le titre : *Il secolo di Ferro : Mito e realtà del secolo X*, 2 vol., t. 38 (Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 1991). J'ai dirigé moi-même, en 2001, un gros livre de 376 pages intitulé *L'Europe de l'an mil*, un des derniers livres de la collection Zodiaque. Avec justesse, les éditions Picard publient entre 1987 et 1991 quatre gros volumes sur l'art, le roi de France, la religion et la culture en Catalogne « autour de l'an mil », c'est-à-dire entre le milieu du x<sup>e</sup> siècle et 1030.

2. Henri Focillon, *L'An mil* (1952), Paris, Denoël, 1984, p. 91 ; Georges Duby, *L'An mil*, Paris, Julliard, coll. « Archives », 1967, p. 1680).

3. Pierre Riché, *Les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe*, Paris, Hachette, 1983, nouvelle édition, 2012.

monastères, meurt aussi en 1031 et Fulbert de Chartres, dont je reparlerai, l'a devancé en 1028, tandis qu'Adalbéron de Laon, le « vieux traître » que je présente dans le livre, meurt presque octogénaire en 1031.

S'ouvre alors une période de crise en Occident. Ce n'est pas « l'anarchie féodale », dont on parlait autrefois, mais le temps des châtelaineries qui profitent de l'appauvrissement des pouvoirs politiques pour s'affranchir. L'Église souffre de ces transformations politiques. En 1048, Raoul Glaber condamne dans une page célèbre la simonie des prélats et des rois. La papauté ne montre pas l'exemple. Le trône de Saint Pierre est un moment aux mains de trois papes et il faut l'intervention de l'empereur Henri III pour en finir avec le schisme. Des hérésies apparaissent, peut-être comme le disait H.-G. Grundmann : « comme un besoin de réformer l'Église ». On parle déjà du manichéisme, ancêtre de l'hérésie des Cathares. Wason de Liège disait : « il suffit d'avoir un visage pâle pour être traité d'hérétique ». Même crise dans le domaine des écoles. Nous le verrons dans un des textes du volume. Pierre Damien, ermite à Fonte Avellana en Italie du Nord, non seulement fustige les évêques simoniaques, mais il condamne aussi dans le *Liber Gomorrhianus* « les mœurs de certains clercs, mais aussi les prêtres qui n'ont que des fonctions bien rémunérées et sont ignorants ». Pierre Damien s'élève également contre les mauvais effets de la dialectique dans l'enseignement, ce qui provoque des hérésies. Comme l'Église, L'École, est en crise. Il faut une réforme générale.

Elle est amorcée par Léon IX au milieu du siècle et se réalise avec Grégoire VII. Alors commence une nouvelle période de l'histoire du XI<sup>e</sup> siècle, qui aboutira à la Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle, quatrième renaissance.

C'est en effet sous le nom de « troisième renaissance carolingienne » que je désigne l'essor intellectuel qui caractérise la deuxième partie du XI<sup>e</sup> siècle et qui a commencé à la fin du siècle précédent. Cette réforme se caractérise par une forme d'humanisme. À l'école des anciens, on compose des poèmes qui ne sont pas d'inspiration religieuse. Comment ne pas citer, par exemple, l'*Invitatio amicae* contenu dans un manus-

crit de Cambridge : « Viens douce amie, toi que j'aime de tout mon cœur, entre dans ma chambre ornée avec luxe. Là sont des sièges recouverts de rideau. Des fleurs sont mêlées aux herbes parfumées, etc. ». Nous reconnaissons *L'Invitation au voyage* de Baudelaire, ce dernier ayant lu le poème latin dans la traduction de E. du Méril en 1847. Si nous nous tournons vers le domaine des arts, même constatation. Il n'a pas fallu attendre l'an mille pour que « le monde se couvre d'une robe blanche », comme disait Raoul Glaber dans une phrase bien souvent répétée<sup>1</sup>.

Et Gerbert, me dira-t-on ? Gerbert, grand acteur de cette « troisième renaissance » a lui aussi été victime de Michelet. Ce dernier, après avoir parlé des terreurs des temps, en vient à Gerbert : « Ce Gerbert n'était pas moins qu'un magicien. Moine à Aurillac, chassé et réfugié à Barcelone, il se défroque pour aller étudier les lettres et l'algèbre à Cordoue, etc. ». Je vous fais grâce de la suite. Pourtant, avant tout, Gerbert était connu et son œuvre scientifique avait été présentée par des historiens français et allemands au XIX<sup>e</sup> siècle. Michel Chasle avait fait quatre communications à l'Académie des sciences en 1843 sur l'œuvre scientifique de Gerbert, en particulier concernant l'abaque. Je renvoie à une bibliographie sur les études de Gerbert dans mon livre *Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an mille*, paru en 1987. Gerbert était un si grand savant que pour les hommes du Moyen Âge, il ne pouvait qu'être « diabolique ». C'est à la fin du XI<sup>e</sup> siècle que Bernon d'Osnabruk (†1098), un ennemi du pape Grégoire VII, dit que celui-ci avait été formé par des disciples de Gerbert. À partir de cette date, ce genre d'accusations ne fit que se répandre. Lorsque Montaigne visite, en 1581, l'église Sainte-Croix de Jérusalem, il est scandalisé par une inscription sur le pape de l'an mille écrite « de (la) façon la plus injurieuse qu'on puisse imaginer ».

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Aurillac veut faire ériger une statue à Gerbert, puisque Clermont-Ferrand avait celle de

1. Cf. l'article de Jean-Pierre Caillet, *L'Europe de l'an mil*, Paris, Zodiaque, coll. « Les Grandes saisons de l'art chrétien », 2001, p. 111-255

Vercingétorix. On demande à David d'Angers de la sculpter. On peut l'admirer, mais on verra que les bas-reliefs reprennent des éléments légendaires de l'histoire du petit pâtre devenu moine et inventeur d'une horloge.

À l'approche de l'an 2000, il est normal que Gerbert soit honoré. Le premier colloque eut lieu à Bobbio où Gerbert avait été abbé en 982. Il fut organisé par notre collègue de Fribourg, Flavio G. Nuvolone<sup>1</sup>. Ce dernier continue à être l'historien de Gerbert et publia même récemment un important livre de 620 pages, *Il numero de la croce: l'Homo Novus da Aurillac*, où il reprinted treize articles qu'il avait donnés dans des revues. J'ai eu le plaisir de faire la préface de ce livre publié à Naples. Notons que c'est dans ce livre que se trouve la meilleure bibliographie de dix-sept pages sur Gerbert. En 1996, à Aurillac, se réunit un colloque universitaire sur « Gerbert l'Européen ». L'École des chartes publie à cette occasion un album de textes et traductions: *Autour de Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an mil*. En se rappelant que Gerbert avait séjourné en Catalogne, ce qui lui a permis d'être un grand savant, on organise à Vic et à Ripoll un colloque en 1999. Mais ce n'est pas fini. En l'an 2000, évidemment, des colloques sont réunis, l'un à Aurillac, l'autre encore à Bobbio. Celui d'Aurillac fut honoré de recevoir une lettre de Jean Paul II, pape de l'an 2000 qui se souvenait que Gerbert avait fondé l'évêché de Cracovie. À Bobbio, grâce à notre collègue Nuvolone, on se réunit de nouveau. Les textes publiés par *Archivum Bobiense. Studia IV* forment 848 pages. Toujours en 2000, des collègues hongrois réunissent des universitaires pour parler de « l'héritage de Sylvestre ». À ce sujet, il faut rappeler que Ferenc Mádl, président de la république de Hongrie invité en France, voulut commencer son voyage par Aurillac, au grand étonnement de notre ministère des Affaires étrangères. Le Président se souvenait que Sylvestre II avait envoyé une couronne au premier roi chrétien de Hongrie, Étienne. Enfin, en 2004,

1. Publié par *Archivi Storici Bobiense, Studia II*, 1985.

toujours à Bobbio, se tient un autre colloque : *Geberto d'Aurillac – Silvestro II. Linee per una sintesi*<sup>1</sup>.

Les travaux sur Gerbert continuent. Sa correspondance, que J.-P. Callu et moi-même avons éditée avec texte et traduction en 2008, l'étude de ses œuvres scientifiques contenues encore, dont le manuscrit, se poursuivent<sup>2</sup>. Un livre vient de paraître à Lausanne en 2012, qui est l'œuvre d'un mathématicien suisse, Alain Schärli et s'intitule *Un portrait de Gerbert d'Aurillac. Inventeur d'un abaque, utilisateur précoce des chiffres arabes et pape de l'an mil*. Il est certain que les recherches continuent.

Cette « troisième renaissance carolingienne » fut également illustrée par deux autres savants, Abbon de Fleury, contemporain de Gerbert, et Fulbert évêque de Chartres, mort quelques années après le pape. L'œuvre de ces deux savants a été étudiée par quelques ouvrages<sup>3</sup> et a fait l'objet d'un colloque à Saint-Benoît-sur-Loire en 2004 et à Chartres en 2006.

Personnellement, dans les années qui précédèrent l'an 2000 et celles qui le suivirent, j'ai fait une quinzaine de conférences et écrit vingt-six articles, sans parler des livres. Je suis heureux et honoré que CNRS Éditions ait choisi quelques-uns de ces articles pour illustrer *les Lumières de l'an mille* (fin du x<sup>e</sup> siècle - début du XI<sup>e</sup> siècle).

---

1. *Id. Studia V.*

2. Elles avaient été commentées avec maîtrise par Nicolas Boubnov. Sur ce savant, cf. I. Matviichine, dans le colloque d'Aurillac de 1996, p. 347-360.

3. Pierre Riché, *Abbon de Fleury, un moine savant et combatif*, Brépols, 2004, Éditions des œuvres de Fulbert par la SAEL en 2006.



## L'Europe en l'an mille

Il convient de jeter un regard sur l'Occident qui existait il y a un millénaire, car il faut éloigner de nous les légendes qui encombrant encore certains livres. Ne raconte-t-on pas en effet, qu'à l'approche de l'an mille tremblements de terre, raz de marée, épidémies, guerres civiles, famines, etc., étaient autant de présages de la fin du monde et provoquaient parmi les hommes de terribles terreurs<sup>1</sup> ? C'est du moins ce que rapportent les historiens romantiques, Michelet en tête. « Cet effroyable espoir du Jugement dernier s'accrut dans les calamités qui précédèrent l'an mille ou le suivirent de près, etc. », écrit-il dans le premier chapitre du Livre IV de l'*Histoire de France* (1833). Et ce dernier de parler de catastrophes qui auraient conduit les hommes à se précipiter dans les églises et à faire don aux moines et aux clercs de tous leurs biens pour le salut de leur âme. C'est que Michelet et ses émules ont suivi quelques chroniques tardives, et surtout, ils ont lu sans esprit critique le chroniqueur Raoul Glaber<sup>2</sup>, qui écrivait vers 1040. Ce moine bourguignon toujours inquiet, névrosé, enclin à voir partout l'œuvre du diable, a construit sa Chronique autour de l'an mille, avec l'obsession de faire de cette date un moment décisif pour l'histoire du monde. Il avait

---

1. Sylvain Gouguenheim, *Les fausses terreurs de l'an mil*, Paris, Picard, 1999.

2. L'édition de M. Prou, Paris 1886, a été suivie d'une traduction de E. Pognon, *L'an mille*, Paris, 1947, puis d'une édition et traduction italienne par G. Cavallo et G. Orlandi, Fondazione L. Valla, 1989, d'une édition et traduction anglaise par J. France, Oxford, 1989, et enfin d'une traduction française par M. Arnoux, Louvain, 1996, p. 45-144.

lu dans l'Apocalypse que l'Antéchrist serait libéré « mille ans accomplis ». Refusant l'interprétation augustinienne selon laquelle la date de l'an mille serait avant tout un chiffre symbolique signifiant une longue durée, il s'efforça de faire coïncider ce passage du livre sacré avec les événements survenus au x<sup>e</sup> siècle. Il accumula, pour se faire, tous les récits de calamités : famines, hérésies, découvertes de fausses reliques, pluies de pierres, invasions, etc.<sup>1</sup>

Deux remarques s'imposent d'emblée. D'une part, c'est une tentation facile pour toutes les époques que d'énumérer les catastrophes qui affligent les hommes. D'autre part, en dehors de quelques savants, tous ignoraient à l'époque que l'on était en l'an mille, le comput de l'incarnation n'étant pas encore très utilisé. On laisse d'ailleurs à des spécialistes du comput, tel Abbon de Fleury ou Hériger de Lobbes, le soin de discuter sur la date exacte de la naissance du Christ<sup>2</sup>. Ce pourquoi, Marc Bloch écrit avec raison : « Si néanmoins on ne voit pas alors se répandre sur les masses l'universelle terreur que nos maîtres du romantisme ont eu le tort de dépeindre, la raison est avant tout qu'attentifs au déroulement des saisons et au rythme annuel de la liturgie, les hommes de cette époque ne pensaient pas communément par chiffres d'années ni moins encore par chiffres clairement calculés d'après une base uniforme. Que de chartes, on l'a vu, privées de toute mention chronologique ! Parmi les autres même, que de diversité dans le système de référence pour la plupart sans lien avec la vie du Sauveur : années de règne ou de pontificat, repères astronomiques de tout genre (...) En vérité pour la plupart des Occidentaux ce mot d'an mille qu'on voudrait nous faire croire tout chargé d'angoisses était incapable d'évoquer aucune étape exactement située dans la suite de jours<sup>3</sup> ».

1. Raoul Glaber, *Histoires*, édité et traduit par M. Arnoux, Paris, Brepols, 1996.

2. Alfred Cordoliani, « Abbon de Fleury, Hériger de Lobbes et Gerland de Besançon sur l'erreur de l'incarnation de Denys le Petit », dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, 1949, p. 465-487.

3. Marc Bloch, *La société féodale*, Paris, Albin Michel, 1939, t. I, p. 136.



Ainsi, on passa sans trouble d'un millénaire à l'autre. Il n'y eut pas un « avant » puis un « après » l'an mille ; il n'y eu pas, comme on le dit quelquefois, de « mutation de l'an mille<sup>1</sup> ». Il y eut au contraire continuité entre la fin du x<sup>e</sup> siècle et le début du siècle suivant, une continuité qui s'exprima dans tous les domaines : politique, économique, intellectuel, artistique, comme nous allons le voir. Enfin et surtout, cette période n'est pas spécialement caractérisée par des catastrophes et des misères. C'est au contraire une époque de stabilité et de prospérité. Il faut définitivement écarter les « terreurs de l'an mille » pour laisser place à ses grandeurs<sup>2</sup>.

## L'EUROPE S'AGRANDIT

Mais avant de caractériser la civilisation de l'an mille, il convient de rappeler dans quel cadre géographique elle a pu s'épanouir. Ce cadre est essentiellement déterminé par la chute de l'Empire carolingien. L'Europe qui lui succède se caractérise par un agrandissement dans toutes les directions.

*Au nord*, les peuples scandinaves qui jusque-là n'étaient que des pirates païens, entrent dans le monde civilisé. Les chefs unifient leurs États et se convertissent au christianisme. Harald-à-la-Dent-bleue fait graver sur la pierre de Jellins (vers 965) qu'il s'est rendu maître de tout le Danemark et de la Norvège et qu'il a converti son peuple au Christ. Les Norvégiens occupent le Groenland et « découvrent l'Amérique » en s'installant au Labrador, ils colonisent également l'Islande. Les Suédois s'engagent sur les routes de l'est et entretiennent de bonnes relations avec la Russie de Kiev.

Au IX<sup>e</sup> siècle, les Scandinaves avaient occupé une grande partie de l'Angleterre et avaient fondé une principauté en Irlande. Or au cours du x<sup>e</sup> siècle, les rois anglo-saxons recon-

1. Dominique Barthélémy, *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ?*, Paris, Fayard, 1997.

2. Pierre Riché, *Les Grandeurs de l'an mille*, Paris, Bartillat, 1999.

quièrent toute l'Angleterre du nord-est. Edgar le Pacifique (†975) est sacré à la façon carolingienne par Dunstan de Canterbury et se fait appeler « par la grâce de Dieu empereur auguste de toute l'Albion ». Si son successeur Aethelred, « le mal avisé », est incapable de contenir une nouvelle invasion scandinave à partir de 980, le triomphe des rois Danois Svend et surtout Cnut le Grand permet l'organisation d'un empire anglo-danois comprenant l'Angleterre, le Danemark et la Norvège de 1014 à 1035.

*Au sud*, les musulmans qui occupaient l'Italie méridionale et une partie de l'Espagne, commencent à refluer. De leur côté, les Byzantins sont maîtres de l'Italie du Sud et la *reconquista* de la Castille progresse. Les rois d'Espagne installent leur capitale à Léon, puis à Burgos. La dernière offensive arabe d'Al Mançour (985-1000) est sans lendemain. Le califat de Cordoue se divise en petits royaumes.

*À l'est*, les Slaves qui se trouvent au-delà de l'Elbe sont plus ou moins christianisés par les missionnaires allemands, mais ce qui est nouveau c'est que les Polanes, qui se situent au-delà de l'Oder, unifient le pays qui devient alors l'état de Pologne. Mesco I est baptisé en 966 et noue des relations avec la Papauté. Il épouse une princesse tchèque et prend sa place parmi les souverains d'Europe centrale. Au sud des Carpates, les Hongrois, qui jusqu'en 955 ont terrorisé l'Europe, sont installés dans la plaine du Danube et sont unifiés par le prince Geza. Ce dernier accepte la venue de missionnaires germaniques et slaves. Son fils Étienne sera le premier roi chrétien de Hongrie.

*En Occident*, le grand événement du milieu du x<sup>e</sup> siècle est le rétablissement de l'Empire par Otton I<sup>er</sup>, roi de Germanie. Issu de la famille des ducs de Saxe, Otton devient roi en 936 et fait reconnaître son autorité par les ducs de Lorraine, Franconie, Bavière et Souabe. En 951, il conquiert l'Italie et devient roi de ce pays dont la capitale est alors Pavie. En 962, nouvelle étape : il se fait couronner empereur par le pape et il rétablit cette dignité qui avait disparu depuis la fin du règne

des Carolingiens<sup>1</sup>. Il rétablit aussi les relations avec l'empereur d'Orient, et cherche à s'imposer en Italie du Sud mais surtout il réussit à obtenir la main d'une princesse byzantine pour son fils le futur Otton II (972).

Otton I<sup>er</sup> soumet la Papauté à son autorité, renforce sa domination sur les marches slaves entre Elbe et Oder, et crée l'archevêché de Magdebourg dont dépendent plusieurs nouveaux évêchés, notamment Brandebourg et Mersebourg. En 973, peu avant de mourir, il a la joie de recevoir en son palais les ambassadeurs hongrois, bulgares, russes, byzantins et les ducs de Pologne et de Hongrie. Une nouvelle Europe se crée. Ajoutons que le royaume de Bourgogne qui va des Vosges à la Provence est alors gouverné par le beau-frère d'Otton, le roi Conrad le Pacifique. Les princes installés dans ce royaume consolident leur gouvernement. Le plus célèbre est Guillaume de Provence qui réussit à chasser les Arabes de leur repaire de Fraxinetum près de Saint-Tropez. Les musulmans sont également refoulés de cette région.

À l'ouest de la Bourgogne et de la Lorraine s'étend le *royaume de France*. Il est dirigé jusqu'en 987 par des princes carolingiens. Ces derniers disposent encore de grands domaines, de plusieurs abbayes et nomment des évêques dans plusieurs diocèses des provinces ecclésiastiques de Reims et de Sens. L'archevêque de Reims, qui a le titre de chancelier, sacre le roi. Lorsqu'Adalbéron de Reims ne soutient plus le roi, la famille carolingienne doit laisser la place à une autre famille, celle des Capétiens.

Le roi Hugues Capet (987-996) et son fils Robert, qu'il associe au trône, sont reconnus par les chefs des grandes principautés mais ces derniers désirent de plus en plus avoir une certaine autonomie<sup>2</sup>. En Neustrie, les comtes de Blois et d'Anjou s'opposent. Dans le nord, le comte de Flandre tient bien en mains son comté en le gouvernant selon la tradition carolingienne. Le prince normand en fait autant : Richard

1. Robert Folz, *La naissance du Saint-Empire*, Paris, Albin Michel, 1967.

2. Yves Sassier, *Hugues Capet*, Paris, Fayard, 1987 ; Laurent Theis, *Robert le Pieux : le roi de l'an mil*, Paris, Perrin, 1999.

de Normandie (†996) est maître des évêchés et abbayes. En Bourgogne, Hugues Capet réussit à installer son fils Henri comme duc.

Les rois capétiens ont peu d'influence dans le sud du royaume. Le duc d'Aquitaine Guillaume V (993-1030) fait figure de souverain. Les comtes de Barcelone et de Toulouse ignorent de plus en plus, à la fin du siècle, les rois de France. Lorsque Robert-le-Pieux décide de faire un grand pèlerinage qui le conduit au Puy, à Conques et à Aurillac (1019-1020), c'est la dernière fois que la France du sud voit le roi avant le XII<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, l'Europe en l'an mille atteint la Vistule et le Danube moyen, les pays scandinaves, les plateaux de Castille.

## L'EUROPE S'ÉQUIPE MATÉRIELLEMENT

À en croire certains historiens, le X<sup>e</sup> siècle est encore celui d'un temps archaïque: un Occident « sauvage » caractérisé par la misère, les famines perpétuelles, les villes enfermées dans leur muraille. Il aurait fallu attendre le milieu du XI<sup>e</sup> siècle pour qu'un renouveau économique<sup>1</sup> fasse son apparition.

Pourtant les textes sont là qui disent le contraire, ainsi que l'archéologie. Nous constatons par exemple que la reprise économique, commencée dès l'époque carolingienne s'amplifie, que les populations augmentent, que les terres incultes sont occupées, que de nouvelles villes sont créées et des marchés ouverts.

L'augmentation démographique combinée à la recherche de meilleures conditions climatiques oblige les paysans à chercher de nouvelles terres de cultures, et les propriétaires du sol les encouragent en leur donnant des facilités d'existence. Au nord, l'Islande est colonisée, les forêts scandinaves commencent à être peuplées, les plaines alluviales de Flandre asséchées. À l'est, même situation pour les forêts slaves et bavaroises.

1. Pierre Riché, *Les Grandeurs de l'an mille*, op. cit., p. 49 et s.